

Baiser la catastrophe et courir les fantômes

Nombreux seront nos ennemis, de Geneviève Desrosiers. L'Oie de Cravan, 110 p.

Storyville, de Karen Ricard. Le Noroît, 76 p.

Thierry Bissonnette

Numéro 216, septembre–octobre 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10329ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bissonnette, T. (2007). Baiser la catastrophe et courir les fantômes / *Nombreux seront nos ennemis*, de Geneviève Desrosiers. L'Oie de Cravan, 110 p. / *Storyville*, de Karen Ricard. Le Noroît, 76 p. *Spirale*, (216), 48–48.

Tous droits réservés © Spirale, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Baiser la catastrophe et courir les fantômes

NOMBREUX SERONT NOS ENNEMIS
de Geneviève Desrosiers
L'Oie de Cravan, 110 p.

STORYVILLE
de Karen Ricard
Le Noroît, 76 p.

par THIERRY BISSONNETTE

Il semble parfois inévitable qu'une parole authentique attire quelques ennuis à celui ou celle qui la profère. Sans vouloir à tout prix alimenter le réservoir mythique des poètes maudits, cet « *inconvenient d'être vrai* » est une des choses qu'on peut entendre dans un titre tel *Nombreux seront nos ennemis*, de Geneviève Desrosiers, poète et artiste visuelle décédée en 1996. Ayant laissé derrière elle quelques boîtes de textes, celle-ci laissa à des amis ainsi qu'à L'Oie de Cravan l'opportunité d'éditer un unique volume qui est paru trois ans après sa mort. Grâce à une récente réédition augmentée d'un appareil critique inédit, on peut à nouveau découvrir ces vers et proses porteurs d'un univers âpre et fragile.

La mort précoce de Geneviève Desrosiers fournit bien sûr un angle de lecture biographique difficile à éviter, qui ne devrait pas être le seul, mais force est d'admettre que la construction posthume du recueil fut très habile, permettant de voir évoluer une personne intense, audacieuse, discrète, manifestement fascinée par un salut qu'elle n'aborde qu'en mode mineur (« *L'impuissance est la seule vraie rédemption. / Parce que sans choix* », écrit-elle dans le poème « Et que »).

Emblématiques de ce qui distingue L'Oie de Cravan, ces textes relèvent d'« *un surréalisme apprivoisé, concret et sensuel* », comme le dit si bien Hélène Monette dans une nouvelle préface qui accompagne celle de Denise Boucher publiée en 1999. Portée aux jeux de mots, badinant volontiers, Desrosiers s'engage dans un approfondissement du dérisoire, un « *désir* », pour emprunter son beau néologisme. S'il y a douleur, elle est ici suspendue par une injonction de liberté qui empêche d'aller jusqu'au cri, malgré quelques jurons disposés çà et là. Quant à l'al-

lure gratuite et délibérée de l'expression, elle est en partie le fruit d'une recherche, d'une ascèse légère, où la gravité figure comme par accident : « *À l'instar de mes pensées, mon âge n'a pas d'importance et je danse devant un néant qui me rend bien l'immobilité que je singe. [...] Je t'en prie, je t'en ris, réponds-moi. L'urgence n'a plus besoin, désormais, de moi. Dieu que nous nous aimerons. Nos enfants ne porteront rien, pas même un nom. Ils seront ivres et pauvres, chancelants et inébranlables. Leurs jouets, ce sera nous* » (« Enfants »).

Comme d'autres auteurs publiés à L'Oie de Cravan, il semble que Desrosiers soit en quête d'une enfance seconde, l'écriture tâchant d'oublier son vœu littéraire afin de perpétuer l'état poétique. Tour à tour recueillie et facétieuse, elle échappe en général à la facilité autant qu'à la préméditation, ce qui n'est pas plus évident que de composer un sonnet parfait. Quelque part entre Prévert et Bukowski, elle partage quelque chose d'unique, plaçant le concret par-dessus l'élégance, et par là même trouvant sa propre élégance : « *Dieu ! Que faites-vous donc de tous ces morts ? / Il y a mille et une façons de faire un gâteau. / Une seule de faire un enfant. / Fourrons-les de crème et fourrons. / Pour que la terre soit peuplée d'enfants qui s'empifrent de gâteaux à la crème. Les*

Comme d'autres auteurs publiés à L'Oie de Cravan, il semble que Desrosiers soit en quête d'une enfance seconde, l'écriture tâchant d'oublier son vœu littéraire afin de perpétuer l'état poétique.

guerres se sentiront mieux dans leur peau et nous dans nos estomacs » (« Fourrons la mort »).

Ilôt dans une mer d'adversité, *Nombreux seront nos ennemis* s'inscrit d'autre part parfaitement dans la lignée de ces propos retrouvés sur le site Web de l'éditeur : « *D'abord, répéter une évidence : la poésie n'est pas particulièrement affaire de livre. Elle ne l'est même que rarement, et les livres, y compris ceux de l'Oie, ne sauraient être suffisants ! Toute l'histoire poétique du siècle qui vient de passer nous fait voir que si c'est bien avec les mots que l'on fait le poème, ce n'est pas nécessairement avec leur concours qu'apparaît la poésie.* » Entremêlant à souhait la vie et les mots, cette parution délivre le livre et fait rêver d'un grand soulagement de l'esprit, sans se faire empesée ni tomber à outrance dans des clichés libertaires.

Espace et conscience

Pour écrire *Storyville*, son deuxième recueil, Karen Ricard s'est quant à elle évadée en Nouvelle-Orléans afin de dépayser le poème. Et elle fut servie, l'énorme ouragan que l'on sait s'étant abattu sur la région peu après, emportant au passage une partie du texte qu'elle avait alors complété. Mais il s'agit de la moindre parmi les nombreuses histoires qui figurent en filigrane dans ces pages,

où Ricard s'évertue à faire vivre divers spectres ainsi qu'elle l'avait amorcé dans *Suite pour fantômes* en 2002.

En trois sections de proses brèves suivies d'une quatrième en vers, *Storyville* nous entraîne dans cette mince frange qui délimite l'espace et la conscience. Dès la première partie, « *L'hypothèse des saules* », nous sommes en présence d'un langage imprégné des lieux, mais qui s'emploie minutieusement à les tourner vers l'ailleurs. Très musicaux, maniant habilement les assonances, les poèmes avalent littéralement la ville, dans un captivant processus de digestion réparatrice : « *Je bercerais mes deuils impossibles jusqu'à ce que la nuit, maîtresse d'alchimie, avale les contours des villes en même temps que les méandres du Mississippi. [...] Sur les ruines de nos chants, un jour, peut-être, nous danserons.* »

Carnet de route et auscultation spirituelle, le parcours de Ricard brille par son exactitude, nous permettant de contempler les détails d'un pays aux récits enfuis, dans un après sans fin, long crépuscule où percent parfois ces « *refrains tellement parfaits de spleen qu'ils ont troué les siècles pour voguer jusqu'à ces petits matins de cendre et de rien* ». Deuils combinés de la mère et de l'Amérique, ces pages nous rappellent à cette maxime d'Isidore Ducasse disposée en épigraphe et selon laquelle « *[o]n ne peut juger de la beauté de la vie que par celle de la mort* ». À moins que ce ne soit l'inverse ?

Peut-être un peu court, bien que l'ellipse soit un de ses meilleurs outils, ce recueil est de ceux qu'on peut relire en boucle, un de ceux qui questionnent et qui guérissent, ouverts sur le magma d'histoires et de disparitions qui accompagne toute présence. ●